

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE.
N. BORDEANO.

ABONNEMENTS:

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Péra.....	50 francs	26 francs	14 francs
Provinces.....	65 »	34 »	—
Etranger.....	80 »	42 »	—

Toute demande d'abonnement qui n'est pas accompagnée d'un mandat de poste ou d'une valeur à vue sur Constantinople est considérée comme nulle.

Un numéro 60 Paras.

LA TURQUIE

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL & FINANCIER.

ADMINISTRATEUR:
ANDRÉ ZUPCK.

INSERTIONS:

Annonces 1 ^{re} page.....	3 piastres la ligne
Annonces 2 ^{de} page.....	6 » la »
Insertions corps du journal.....	1/3 » la »
La Livre Turque à n. 400.	

Les abonnements partent du 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, et se payent d'avance.
Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Un numéro 60 Paras.

Abonnements et annonces: à Péra, dans les bureaux de LA TURQUIE, rue Kutchuk-Hendek, 29, près la Tour de Galata.

A SMYRNE, chez M. Caridi; à PARIS, chez MM. Havas, Lafitte et Co, 8, Place de la Bourse; à ROME, chez les principaux libraires; à MILAN, chez MM. Manzoni et Co., via Della Sala. — Les annonces et abonnements pour l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, pour l'Angleterre sont exclusivement reçues à LONDRES, chez M. E. Mico, 139-140 Fleet Street.

TELEGRAMMES

AGENCE BORDEANO ET C^{ie}

Autriche-Hongrie.

Vienne, 28 février.

Obligations Rouméliennes... fl. 17.50
Pièce de 20 francs..... » 9.91
Agio..... » 113.50
Change sur Londres... » 124.20
Ici l'on n'a aucun renseignement confirmant ou infirmant la nouvelle publiée par le Times au sujet de la démission de l'armée russe du Sud après les conclusions de la paix entre la Turquie et les principautés de Serbie et du Monténégro.

Pesth, 28 février.

A la Chambre, les députés de l'opposition combattent le compromis arrêté avec l'Autriche. Le ministre le défend. La discussion continue.

Vienne, 1^{er} mars.

Obligations Rouméliennes... fl. 17.40
Pièce de 20 francs..... » 9.87
Agio..... » 113.50
Change sur Londres... » 123.50
Le voyage qu'entreprendrait le général Ignatieff à Vienne, Berlin et Paris est apprécié par les journaux du pays dans un sens pacifique.

Au tirage des primes des obligations de l'emprunt d'Etat 1864 la série 1020 n° 45 a gagné le premier lot.

France.

Paris, 28 février.

5 0/0 ottoman..... » 12.22
Obligations Rouméliennes... » 36.25
Paris, 1^{er} mars.
5 0/0 ottoman..... fr. 12.15
Obligations Rouméliennes... » 35.75

Serbie.

Belgrade, 28 février.

Le bruit court que M. Marinovitch serait appelé à la présidence du conseil des ministres.

Angleterre.

Londres, 1^{er} mars.

Le cabinet traite avec celui de Russie pour fixer la période convenable de l'exécution des réformes en Turquie.

BOURSE DE GALATA

10 heures

Ouverture..... P 13.44
En ce moment..... » 13.16
Obligations Rouméliennes... fr. 35.50
Papier-monnaie—L. T. 100 P 160.—

OBSERVATOIRE IMPÉRIAL MÉTÉOROLOGIQUE.

TEMPS MOYEN DE CONSTANTINOPLE.

3 mars. 1877.

Lever du soleil..... 6 h 33 m
Coucher..... » 5 » 32
Temps moyen à midi apparent..... 12 » 42.6
H à la turque à midi moyen..... 6 » 1

8 heures du matin.

Baromètre..... 756.1
Thermomètre..... 4.3
Minima..... 1.4
Maxima de la veille..... 6.0
Direction et force du vent N. fort.

NOUVELLES DU JOUR.

Le Sélimlik a eu lieu hier dans la mosquée de Bayezid.

S. M. le Sultan est allé en voiture à Stamboul et est descendu, avant la prière, au Séraskérat d'où il est allé à cheval à la mosquée.

Après la cérémonie, Sa Majesté est allée au Sérail de Top-Capou et de là, vers 11 heures à la turque, Elle est rentrée au Palais en voiture.

Les envoyés du prince du Monténégro, aussitôt arrivés, sont allés faire visite au Grand-Véizir et au ministre des affaires étrangères.

Il est probable que leurs négociations avec Safvet pacha commenceront aujourd'hui même.

S. Exc. Hamdy pacha, ancien gouverneur général de Brousse, est nommé par S. M. le Sultan tuteur de la famille de feu le Sultan Abd-ul Aziz en remplacement de Riza bey, destitué de ses fonctions.

Les ministres avec et sans portefeuille se sont réunis, jeudi dernier, en conseil extraordinaire au Séraskérat.

Les affaires financières de l'Etat et celles de la guerre ont fait l'objet des délibérations de cette réunion.

Un grand conseil composé de tous les amiraux et des officiers supérieurs de la marine jusqu'au grade de *Miralai* (capitaine de vaisseau) s'est réuni, jeudi dernier, à l'amirauté, sous la présidence de Réouf pacha, ministre de la marine.

Il s'agissait, d'après les informations des journaux turcs, de délibérer sur la question de savoir si l'armement et l'équipement de la flotte impériale sont au complet. Les explications fournies au conseil ont permis de constater que la flotte est en tout point prête à entrer en campagne.

La flotte formerait deux grandes divisions navales dont l'une irait très prochainement dans la Méditerranée et l'autre dans les eaux de la mer Noire.

Aujourd'hui, à l'occasion de l'anniversaire de l'avènement au trône de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, le stationnaire ottoman, ainsi que les navires de guerre étrangers qui se trouvent dans notre port, sont pavés.

La mission des plénipotentiaires serbes étant terminée, ils quitteront, assurément, Constantinople, mardi prochain, par le courrier de Varna.

Le Bassiret apprend qu'au point de vue de la conclusion de la paix avec le Monténégro, un haut fonctionnaire de la Sublime Porte partira pour l'Europe, chargé d'une mission extraordinaire près les cabinets des grandes puissances.

Ahmet Mukhtar pacha, commandant en chef de l'armée d'Erzeroum, partira,

si le temps le permet, aujourd'hui ou demain pour Trébizonde.

Le journal officiel de Bosnie donne la liste des députés que ce vilayet a élus.

Ils sont au nombre de six, savoir: Fehmi effendi, notable de Banjaluka, Mehmed bey, notable de Travnik, Mourad bey, notable de Novi-Bazar, Pétraki effendi (orthodoxe), de Bosna-Sérail, Yaver effendi (Israélite), de Bosna-Sérail et Marossitch effendi (catholique), habitant de Travnik.

Les députés élus par la province de Castamouni sont Salim effendi et Moustapha effendi, membres du conseil municipal de Castamouni.

Les redits de la marine des districts de Rodosto et de Gallipoli viennent d'être appelés sous les drapeaux. Les moustairis de ces villes ont reçu l'ordre d'expédier sans retard à Constantinople ces soldats qui seront répartis entre les navires de la flotte.

La corvette *Assyr* est partie, hier matin, pour la mer Noire, chargée de troupes et de munitions de guerre.

Ainsi que nous l'avons annoncé, la frégate cuirassée *Messoudi* est entrée avant-hier dans un des bassins de l'amirauté pour y être réparée. Dans quinze jours ce navire pourra aller reprendre son mouillage dans le Haut-Bosphore.

Une lettre reçue de Bagdad au Séraskérat informe le ministre de la guerre que Suleiman effendi, ouléma de haut rang et vékil du *Nekub-ul-Eschraf*, a offert dix chevaux de race au 6^{me} corps d'armée.

On vient de recevoir au Séraskérat un envoi de 1543 jaquettes et 120 paires de bas de laine, produit d'une souscription des habitants et des fonctionnaires d'Adana et d'Ichil.

Le journal *Bosna* publie cinq télégrammes, datés du 6 et du 8 février, transmis par le moustairis de Banjaluka, qui annoncent au vilayet de Bosnie que quelques bandes de brigands ont fait leur apparition dans le district de Derbend. Le gouverneur raconte en détail les diverses rencontres que les soldats de l'armée territoriale ont eues sur différents points avec ces brigands et les pertes qu'ils ont infligées à ces bandes, dont quelques-unes sont déjà dispersées.

Le colonel Gordon a télégraphié en Angleterre, du Caire, à la date du 27 février, qu'il devait partir de Suez, voie de Massowah, pour le Soudan, le jour suivant. Il annonce que le firman a été signé et que le Khédive lui a confié le gouvernement de la ville provinciale de l'Equateur, de la totalité du Soudan et du littoral de la mer Rouge.

Nous sommes priés d'annoncer qu'il y aura, ce soir, au théâtre de Cadix, dans un but philanthropique, une représentation extraordinaire donnée par une troupe française, nouvellement formée, sous la direction de M. Louis Radetich, qui a pris ses dispositions pour faire jouer une série de pièces, pendant le carême, au théâtre des Variétés, à Péra.

Le programme de la représentation qui aura lieu ce soir à Cadix comprend une comédie, une opérette et un vaudeville, avec des intermèdes de chant.

S. M. le Sultan a fait réparer à ses frais le *turbé* de Hasret Ahmed Dévrani, situé en face du Djami-kiosque du palais de Dolma-Baghché.

Ce mausolée est très vénéré par la population turque et l'on voit chaque jour un grand nombre de malades transportés dans ce sanctuaire en pèlerinage.

Ahmet Mukhtar pacha, commandant en chef de l'armée d'Erzeroum, partira, tour de son domaine, pour dire adieu à tous ses biens; nous nous dirons en route un beau matin. La gelée blanche s'était fondue aux premiers rayons du soleil; mais, bien chaussés de chaudes galoches en bois, nous ne craignons pas la rosée. Suzanne me tenait par la main, suivant son invariable coutume, et poussait à la fois des cris de joie et des soupirs de regret à chaque lieu de prédilection, à chaque endroit qui lui rappelait un souvenir.

— Oh! papa! s'écria-t-elle quand nous arrivâmes au bord du ruisseau, te rappelles-tu? c'est ici que nous avons pêché ce fameux goujon! Pauvre petit, comme il était content de se retrouver dans l'eau! Nous reviendrons l'année prochaine, dis-tu?

— Certes! fis-je en lui serrant la main. J'aimais autant qu'elle ces lieux où elle avait été si heureuse.

— Voilà le moulin, dit-elle plus loin, en embrassant la vallée du regard, et le chemin où il pousse des fraises, et l'avenue d'ormes, et la route de la ville, et la vieille fontaine, et tout, tout!

Elle jeta un baiser à ce doux paysage et se tourna, soudain sérieuse.

— Regrettes-tu de t'en aller, lui dis-je, prêt à braver ma belle-mère si Suzanne voulait rester?

— Oh! non! dit-elle joyeusement, puisque tu es toujours avec moi. Avec papa, je suis heureuse partout.

Heureuse, chère petite! moi aussi, j'étais heureuse partout avec elle.

A Paris, nous retrouvâmes nos habitudes, y compris les diners du jeudi, qui étaient devenus pour ma belle-mère un puissant dérivatif à ses ennuis, mais je dois à la vérité de reconnaître que je n'y rencontrais plus rien qui de près ou de loin ressemblât à Mlle de Haags.

Ma belle-mère essaya encore de me battre en brèche au sujet de l'éducation de Suzanne, et, sur un point, elle obtint gain de cause.

Cette petite ne sera jamais de force à tenir sa place dans un salon, si vous ne lui

M. Alexandre Manasse vient de publier un livre de cuisine intitulé: *Miftah-ul-Tabbahin* (la clef des cuisiniers). Cet ouvrage, imprimé en langue turque et en caractères arméniens, présente l'ensemble des procédés culinaires employés en Turquie, en France et en Grèce. Il donne, en outre, toutes les recettes pour la confection des confitures, des hors-d'œuvre, de la pâtisserie et de la confiserie.

C'est un excellent recueil que voudra posséder toute personne soucieuse du grand art de bien manger. (Voir aux annonces.)

Le *Courrier d'Orient* publie, dans son numéro d'hier, une correspondance d'Andrinople, du 19 février, qui signale une série de faits assez graves.

Nous sommes certains que le ministre de l'intérieur ne manquera pas de prendre, par télégraphe, les renseignements nécessaires sur ces faits, et de punir les coupables d'après toute la rigueur des lois si, après enquête, ces faits sont reconnus exacts.

La police a reçu l'avis que trois individus, dont on ignore la nationalité, ont été assassinés à Tchataldja. La seule information que l'on a pu fournir à l'autorité c'est que les trois assassinés étaient des contrebandiers de tabac.

Le colonel de la gendarmerie est parti pour Tchataldja afin de rechercher les auteurs de ce crime.

On mande de Ténédos que, dans la nuit du 17 février, un steamer anglais venant de Hull à destination d'Odessa, avec une cargaison de barres de fer, s'est échoué sur la côte ouest de Ténédos. Il n'a pu être remis à flot qu'à l'aide de deux remorqueurs et après avoir jeté à la mer une partie de son chargement.

La caennière allemande *Meteor* est arrivée, avant-hier, à Constantinople pour remplacer l'avisio *Pomerania* qui, après avoir reçu certaines réparations, est parti pour Smyrne.

D'après le *Néologos*, l'enfant grec qui a été enlevé l'avant-dernière semaine à Salma-Tomburk, vient de mourir à la suite des souffrances qu'il avait endurées pendant la nuit de son enlèvement.

On écrit d'Ada-Bazar au *Néologos* qu'un incendie a détruit, dans la nuit du 24 février, une partie du marché de cette localité. Les pertes sont évaluées à 4000 livres environ.

Le sous-gouverneur de Choumla annonce que les gendarmes de ce district ont attaqué et tué aux environs du village Topal-keu le célèbre chef de bande Mundadj Salim, qui, depuis plusieurs années exerçait le brigandage dans la province du Danube.

On se rappelle que ce bandit, capturé l'année dernière et écroué dans les prisons de Roustchouk, était parvenu à s'évader et que depuis lors, la police avait perdu ses traces.

Le *Levant Herald* publie la lettre suivante:

Vous vous êtes fait l'écho de certains agissements des autorités locales dans les provinces éloignées, au sujet du *caïm*, sans cependant pouvoir en affirmer l'exactitude. A l'appui de vos assertions, que le *Vakit* s'est empressé de contredire, permettez-moi de vous citer un fait qui s'est passé dans notre

ville, aux portes de la capitale. En janvier, le gouvernement mit aux enchères et adjugea à un négociant de Brousse, M. Kircor F., les céréales provenant des dîmes du sandjak de Kutayia. Le contrat de vente fut passé en *beschliet*, comme il est d'usage pour les opérations de ce genre. Or, M. Kircor F. en paya intégralement le montant, il y a un mois et demi, en *caïms* à 400 piastres et reçut quittance. Aujourd'hui, le *vakit* reçoit un ordre signé par le ministre des finances disant que la caisse a eu tort de recevoir en paiement des *caïms* au lieu de *beschliet* et qu'elle ait à rendre le papier-monnaie au sieur Kircor F. en lui réclamant des espèces *beschliet*. Qu'est-ce donc que le *caïm*? Grande émotion dans la ville; le public, à tort ou à raison, prévoit dans cette prétention extraordinaire du ministre, un signe avant-coureur de la répudiation prochaine du *caïm*, d'un pendant au décret du 6 octobre de si funeste mémoire. Ce procédé sommaire rappelle les plus mauvais jours d'un régime condamné, et ne tend rien moins qu'à détruire le bon effet des mesures de prudence, mais si onéreuses, que la Sublime Porte s'impose pour enrayer la dépréciation du papier-monnaie. Que représente donc le *caïm*, si le Malié le refuse comme *beschliet*? Cette question bien simple appelle une explication pressante de la part de la Sublime Porte, et tous les efforts de la presse, dans l'intérêt général, doivent tendre à provoquer un communiqué officiel qui mette fin à de pareilles perturbations, dont malheureusement la source même remonte aux fonctionnaires les plus autorisés du gouvernement.

A. BOYNET.

Brousse, le 24 février.

Nous avons peine à croire au récit du correspondant de Brousse du *Levant Herald*. Mais si le fait est exact, il mérite d'être pris en sérieuse considération. Le respect des engagements est le moyen le plus efficace pour établir la confiance. Dans le cas actuel, non-seulement la loi est violée, mais refuse le papier-monnaie, créé à la parité du *beschliet*, c'est-à-dire la nouvelle monnaie fiduciaire à une dépréciation dangereuse, préjudiciable aussi bien au fisc qu'aux populations. C'est pourquoi, nous le répétons, nous préférons douter de la véracité du récit fait par le correspondant et espérer que si des ordres avaient été transmis en contravention à la loi, ils seront immédiatement contremandés.

ACTES OFFICIELS.

Nominations-Promotions.

Par ordonnance impériale:

Munir bey, premier secrétaire du Darichoura, section du Lévizim, est promu au grade de *Oula senf-sani*;

Ahmed effendi, directeur-adjoint du bureau de la statistique, est promu au grade de *Sanié mültezim*;

Nouri effendi, mültezim de la section *Khari* du Darichoura, est promu au grade de *Sanié mültezim*;

Mehmed effendi, membre du bureau de la statistique, est promu au grade de *Salliss*;

Nedjib effendi, attaché à la section *Khari* du Darichoura, est promu au grade de *Salliss*.

Le journal arménien le *Massis* publie un article sur le discours prononcé par l'Empereur d'Allemagne lors de l'ouverture du Reichstag allemand.

Nous en détachons les passages suivants:

Les souverains et les peuples européens croient peut-être, qu'avec des discours et des notes diplomatiques en faveur des chrétiens d'Orient, ils peuvent rendre service à l'humanité, ou croient même parfois que lorsque les moyens pacifiques ne réussissent pas,

des attaques à main armée comme à Navarin, suffiraient pour rendre les chrétiens d'Orient libres et heureux. Cette opinion ne peut donner que des résultats négatifs.

Le droit international de l'Europe interdit toute immixtion étrangère dans les affaires intérieures d'un Etat indépendant, sous prétexte religieux ou quelque autre prétexte que ce soit. L'Allemagne tient extrêmement à ce principe; elle a fait deux grandes guerres pour fonder son unité nationale et repousser par là toute influence étrangère; elle a exclu de l'Allemagne, l'Autriche, qui est cependant une puissance demi-germanique. Elle ne s'en est pas tenue là; le clergé romain possédait une certaine influence sur les catholiques allemands; les décrets du Concile du Vatican menaçaient d'exercer une influence occulte en Allemagne; le prince de Bismarck a engagé une lutte à outrance contre le clergé romain qui avait accepté la doctrine de l'infailibilité pontificale, attendu que les principes préconisés par ce clergé étaient considérés comme dangereux pour l'Etat.

Ce sont là des vérités évidentes. Cependant, quand il s'agit de la Turquie on veut toujours agir à son égard par voie d'exception. Les empereurs d'Allemagne et de Russie, par exemple, n'acceptent pas que le Pape, chef de l'Eglise catholique, intervienne en faveur des catholiques d'Allemagne et de Russie. Mais, ces souverains, qui ne sont pas des chefs ecclésiastiques, désirent protéger les chrétiens de Turquie et font, à ce sujet, des représentations au Sultan.

Comme chrétiens, nous devrions être reconnaissants, si cette protection était désintéressée, et si elle pouvait être réellement utile. Mais il n'y a pas de plus grand malheur pour un pays que lorsque une grande partie de ses citoyens, au lieu d'attendre de leur souverain l'octroi de toutes les grâces, prennent les armes dans l'espoir d'être protégés par l'étranger. De là des troubles intérieurs, qui séparent en des camps hostiles les enfants d'une même patrie, alors qu'ils devraient travailler avec concorde à leur bien-être commun.

Depuis que le traité de Paris a sanctionné le principe de non-intervention dans les affaires intérieures de la Turquie, l'Etat des chrétiens est devenu de jour en jour meilleur. Le Hatti-Chérif de Gulhané, le Hatti-Humayoun de 1866 et plusieurs autres lois organiques n'ont pas été tout à fait des lettres mortes, comme on le dit souvent. Les chrétiens et les musulmans jouissaient d'une paix profonde, lorsque l'insurrection a éclaté en Herzégovine grâce au travail souterrain des comités slaves. La crise a grandi; elle est devenue une question européenne et, aujourd'hui, chrétiens et musulmans en souffrent à un égal degré. C'est là une vérité qu'on ne saurait trop répéter. Il était peu sérieux de parler de l'amélioration de l'Etat des chrétiens tant que le flot slave n'était pas refoulé. L'admission de la Turquie dans le concert européen à la suite de l'alliance anglo-française, avait ouvert une ère nouvelle pour l'Orient; les anciens préjugés et les vieilles antipathies commençaient à disparaître; pour la première fois un Sultan avait fait un voyage en Occident et l'Orient était en pleine voie de transformation. Cependant ce mouvement de progrès a reçu un coup terrible par suite des événements déplorables auxquels nous avons assisté.

Il semblait être dans une salle de cours. Toute rouge de confusion, mais parfaitement sûre d'elle-même, à peine assise, elle se retourna et m'envoya le plus joli sourire qui eût jamais épanoui son petit museau.

— Il y a un Dieu pour les petites filles, pensai-je, et certes ce n'est pas le même que pour les petits garçons, — car un garçon se fût jeté par terre vingt fois avant d'arriver, et, une fois assis, n'eût plus songé qu'à dévorer sa honte!

Une ou deux voix féminines me tirèrent de cette méditation: — C'est votre fille, monsieur? — Quelle jolie enfant! — Quel âge a-t-elle?

La grâce de Suzanne avait brisé la glace, et toutes les bêtes voulaient la connaître. Je crois que la vue de Pierre, en livrée dans l'antichambre, et le pèlerinage de nos cheveux dans la cour entraînaient pour quelque peu dans cette sympathie... mais chut! il ne faut pas médire, — surtout des femmes du monde! Si elles allaient me rendre la pareille!

Suzanne s'accoutuma peu à peu à l'épreuve de l'examen public: les premières fois qu'elle eut à répondre, elle cherchait ses réponses sur son visage, et l'encouragement de mes regards lui donnait la force de vaincre sa timidité. Mais ceci fut pris en mauvaise part. Quelques dames soupçonneuses s'imaginèrent que je lui soufflais les réponses, je m'en aperçus à la froideur qu'on me témoignait les jours suivants; grâce à mon sexe j'avais eu assez de peine à me faire tolérer pour l'instant; j'étais le loup dans la bergerie, — et voilà que le loup soufflait sa fille, comme un vulgaire camarade d'école! J'aurais volontiers protesté de mon innocence, mais à quoi bon?

L'explication de mon mieux à Suzanne la nécessité de ne pas me regarder pendant les leçons, et je l'informai, pour plus de sûreté, que dorénavant je resterais en arrière d'une place où ma complète honnêteté ne pourrait pas être soupçonnée.

— Mais, papa, me dit Suzanne, qui m'e-

(à suivre).

Le roman d'un père

PAR

HENRY GRÉVILLE

VII

— suite —

Oui, parfaitement heureuse. Elle apprenait tout sans efforts, sa mémoire docile la servait à souhait, son intelligence la rendait apte à tout concevoir, je ne rencontrais qu'une difficulté: l'empêcher d'apprendre trop et trop vite, afin de ne pas fatiguer ce jeune cerveau. Mais là encore elle était docile, et quand je disais: c'est assez! elle reposait parfois le livre sur la table avec regret, mais elle insistait bien rarement.

L'été fut magnifique. Nous en passâmes une partie en costumes de jardiniers, à remuer des plates-bandes sous un vieux couvert de tilleuls. J'avais inventé cela pour la distraire de l'étude, et jamais nouveau propriétaire n'apporta plus d'ardeur à la création d'un jardin. Nos jardiniers — les vrais — regardaient avec stupeur la mignonne Suzanne bêcher et ratisser avec une ardeur

infatigable; elle transplantait les bégonias, greffait les rosiers et marcottait les oeillets, comme si elle eût été spécialement créée pour cette besogne.

Il fallut lui donner une ligne de pêche pour la garantir d'une courbature; nous passâmes alors de longues heures au bord de notre ruisseau d'eau vive, à l'abri des vieux saules pleins de chenilles qui devenaient des papillons. Mais à nous deux, nous ne primes jamais qu'un goujon, goujon unique et par cela même précieux, que Suzanne voulait à toute force empailler. Après quelques minutes de réflexion, elle le rejeta à la rivière. Je ne sais s'il alla raconter sa mésaventure au fond des eaux, toujours est-il que nous n'en revîmes pas d'autres.

L'automne vint avec ses joies bruyantes: la vendange, les cueillettes, le tassage du lin. — Suzanne allait partout, un panier ou un râteau sur l'épaule, — toujours armée de l'instrument employé ce jour-là, et qu'elle se procurait je ne sais comment. Je soupçonnais cependant Pierre d'avoir été son complice. Il apportait dans les remises des paquets mystérieux qui devaient contenir les outils en question. D'ailleurs, Pierre n'avait jamais si rien lui refuser, si bien qu'un beau jour je le trouvai, dans le pressoir vide, perché sur une échelle; de ce poste élevé, Pierre démontrait à ma fille le système ingénieux de changer le raisin en vin.

A ma voix ils sortirent de là tous deux, absolument revêtus de toiles d'araignées, avec les araignées dedans. C'est la vieille bonne qui n'était pas contente! J'engageai Pierre à faire désormais ses démonstrations de moins près.

A l'entrée de l'hiver, j'eus envie de rester à la campagne; je n'osais, craignant de rendre Suzanne encore plus sauvage, et cependant nous étions si bien là, tout seuls!

Ma belle-mère m'écrivit que, si nous tardions encore, elle viendrait s'installer chez nous jusqu'à notre retour. Je n'hésitai plus, et j'ordonnai de faire nos malles.

Avant de partir, Suzanne voulait faire le

tour de son domaine, pour dire adieu à tous ses biens; nous nous dirons en route un beau matin. La gelée blanche s'était fondue aux premiers rayons du soleil; mais, bien chaussés de chaudes galoches en bois, nous ne craignons pas la rosée. Suzanne me tenait par la main, suivant son invariable coutume, et poussait à la fois des cris de joie et des soupirs de regret à chaque lieu de prédilection, à chaque endroit qui lui rappelait un souvenir.

— Oh! papa! s'écria-t-elle quand nous arrivâmes au bord du ruisseau, te rappelles-tu? c'est ici que nous avons pêché ce fameux goujon! Pauvre petit, comme il était content de se retrouver dans l'eau! Nous reviendrons l'année prochaine, dis-tu?

— Certes! fis-je en lui serrant la main. J'aimais autant qu'elle ces lieux où elle avait été si heureuse.

— Voilà le moulin, dit-elle plus loin, en embrassant la vallée du regard, et le chemin où

La Turquie peut avoir beaucoup de défauts et elle doit les corriger; mais, ni les musulmans, ni les chrétiens ne peuvent admettre ces propositions étrangères qui ont pour but de défendre des intérêts étrangers.

Le progrès doit être spontané pour être utile. Sous la pression des circonstances, la Turquie peut importer des fonctionnaires étrangers; on voit aussi en Egypte des Anglais arrivés à de grands emplois, et avec des émoluments considérables, mais le pays restera toujours stationnaire s'il n'y a pas de progrès intérieur. Les fonctionnaires étrangers peuvent rendre d'utiles services, à la condition de former des hommes spéciaux pour toutes les branches de l'administration; mais sans cette condition le pays risque d'être un Eldorado seulement pour le profit de quelques étrangers, tandis que ses enfants croupiront dans l'ignorance et la misère.

Plusieurs propositions européennes sont plutôt spécieuses que vraies. Le pays profitera seulement si des moyens efficaces sont pris pour assurer complètement la sécurité publique dans les campagnes, si l'on donne un plus grand développement à l'instruction publique, et si le pays a les libertés nécessaires pour contrôler ses propres affaires.

SOUSCRIPTIONS EN FAVEUR DE L'ARMÉE.

LISTE N° 153.
Recettes du 14 février.

Les habitants des villages Belvatz et Egridir.	Piastres.
15000	
Les habitants des villages Zafamboli, Tacholi et Ak-Kaya.	7400
Les habitants du sandjak d'Amassia.	3000
	25400
Souscriptions précédentes.	4470772 22
	44737172 22

CONSULAT DE FRANCE.

A CONSTANTINOPLE.

Souscription en faveur de l'école gratuite de Saint-Pierre incendiée dans la nuit du jeudi 8 février.

5^e Liste.

SUITE DES NOMS DE LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS

	L.T. piast. francs
A. Auzière et Thouriz...	40
Azarian père et fils.	2
M. et M ^{me} Morisson.	7 40
Chambon frères.	4
R. Edwards.	4
David Glavany.	3
Glavany Zino.	1 50
Alpja Glavany.	4
Tahini et Cie.	3
Giustiniani.	2
Marinovich.	2
N. Vaccino.	4
Charles Bertis.	4
Paolo Pedemonte.	4
César Mercier.	2
E. Rollin.	4
Oliva.	4
Guillaume Hayler.	4
L. Mercier.	4
Gilbert.	3
Monseigneur Grasselli.	2 40
Le préfet de St-Marie.	2
Communauté de Terre Sainte.	4
Le préfet de St-Louis.	4
Un individu.	50
Dobrogean.	20
Le P. Recteur du collège Ste Pulchérie.	2
La supérieure de N. Dame de Sion.	4
A. Galibert P. St. Sp.	4
M ^{me} Leriche.	2 25
A. Mille.	60
Vincent Tanti.	4
Carraby.	4
Tavoukigi.	4
Le personnel du Crédit Lyonnais.	3
M. Colmar.	1
U. et M. Negrepointe.	3
W. Albert.	1
Falvoigne.	40
Mos.	4
Labb.	82
Péra, le 3 mars 1877.	

Le Consul de France, A. DOBIGNIE.

GRÈCE.

NOUVELLES DIVERSES.

Athènes, le 24 février.

Judi 22 février est venu en première délibération le projet de vendre au roi pour la somme de 60,000 drachmes la petite forêt de Baphi, contiguë aux propriétés que le roi possède dans la commune d'Acharna. M. Soutzo a combattu le projet comme contraire à la loi; il l'a remplacé par la proposition suivante: « La forêt de Baphi est cédée à S. M. le roi en toute propriété ». M. Coumoudouras combat cette proposition qui est soutenue par M. Deligeorgis et quelques autres députés. La proposition de M. Soutzo mise aux voix, est votée à la presque unanimité.

La commission, à laquelle ont été renvoyés les nouveaux projets financiers du gouvernement, a émis l'avis d'imposer les banques et toutes les autres sociétés de commerce. La commission propose un impôt sur le revenu de 12 0/0 sur la Banque Nationale, de 8 0/0 sur la Banque Ionienne, de 6 0/0 sur la Pistotiki et le Crédit industriel.

Le conseil de la Banque Nationale, qui s'est réuni hier, a résolu de protester contre cette mesure qu'il qualifie d'injuste et d'illégal.

La séance de mardi 20 février a été particulièrement remarquable. Après une longue discussion et un admirable discours de M. Coumoudouras, la Chambre a voté le service militaire personnel et supprimé le remplacement. Cette mesure, exigée par les circonstances, ne pouvait être plus longtemps ajournée sans provoquer les murmures, les réclamations de l'opinion publique. Aussi la presse a-t-elle été unanime à féliciter le Parlement d'avoir pris une résolution si conforme à l'esprit égalitaire des Hellènes.

Les arguments opposés au service militaire personnel n'étaient pas sérieux. Les hommes compétents de tous les partis ont voté le projet ministériel sans comment, nous l'avons dit plus haut, par M. le président du conseil. M. S. Petuczas a fait aussi un excellent discours en faveur du service militaire personnel et contre le remplacement, mollement soutenu par des orateurs secondaires, dont les mauvaises raisons n'ont pu sauver une institution condamnée par la conscience publique.

Dans les séances suivantes, la Chambre a voté les 23 premiers articles de la loi.

M. Augustin Korn, ingénieur des constructions navales dans l'arsenal de Toulon, a été prié par le gouvernement hellénique de se rendre à Poros pour examiner si la frégate la *Hellas* peut être réparée et dans quelles conditions. M. Korn, qui avait surveillé à Toulon les réparations de l'*Olga*, est parti pour Poros.

L'amiral Drummond est parti, mercredi dernier, pour Malte, d'où il se rendra en Angleterre. Toute la flotte anglaise de Salamine l'a accompagné jusqu'à la hauteur de Poros. Sir James Drummond est remplacé, comme on sait, dans son commandement, par le contre amiral Hornby.

On annonce la formation du Syllagos l'E-thnikos (national). Ce cercle se propose l'étude de l'histoire grecque, de la géographie et de la topographie des provinces helléniques de la Turquie et le développement du théâtre grec. Il commencera par fonder une école de déclamation. M. Barberi s'est gracieusement offert pour faire ce cours et M. C. Xénos pour faire un cours de l'art dramatique dans tous les temps et tous les pays.

DEPÊCHES EN DÉPÔT AU BUREAU DE PÉRA

Mois de Novembre.

Adresse	Signature	Provenance
4 F. Petridis	Eastrati	Galatz
2 Christovich	Colombi	Taganrog
3 Crifiti astratop	Dalaporta	Braila

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Une entrevue avec le comte d'Arnim, à Nice

Nous extrayons d'un nouveau journal *La Semaine*, qui vient de paraître à Paris, l'intéressant article ci-après :

Pendant un voyage à travers les stations balnéaires du littoral italien de la Bordighera, je fus frappé de voir aux vitrines des libraires un volume intitulé :

RÉPLIQUE

du COMTE HARRY D'ARNIM

à la lettre du

PRINCE DE BISMARCK

du 14 avril 1875.

A Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne.

publiée dans le *Moniteur de l'Empire*.

Neuchâtel et Paris, chez SANDOZ et FISCHER.

Je lus avec d'autant plus d'intérêt ce volume élégamment broché, imprimé avec luxe et orné d'une belle gravure (ce qui est assez rare en tête d'un pamphlet politique), que justement j'avais appris que le comte d'Arnim supportait très gaillardement, sous les oranges de Nice, la colère de son redoutable adversaire et les cinq ans de travaux forcés qui lui ont été infligés, par défaut, au mois d'octobre dernier.

Il est inutile, je pense, de déclarer en commençant que, comme Français, je ne suis ni pour le pot de terre ni pour le pot de fer; c'est M. de Bismarck qui, vous le savez, s'est servi de cette expression.

Dans la lutte entre le chancelier et l'ancien ambassadeur, il y a, avant tout, une question de jalousie personnelle qui nous laisse parfaitement froids, mais il y a aussi un intérêt historique d'un duel où l'un des adversaires combat à coup de sentences et l'autre à coups de brochures. C'est pour satisfaire cet intérêt historique que je profitai d'une occasion insérée d'aller voir M. d'Arnim.

Il y a quelques jours, je sonnai donc à la porte d'un appartement au second étage de l'hôtel ou plutôt de la villa Teissière, place Grimaldi. C'est une maison de fort belle et de respectable apparence. Les voyageurs isolés, pour lesquels Nice n'est qu'un point de repère, d'où ils s'élancent tous les matins sur Monaco, afin de revenir le soir « tirant l'aile et traînant le pied » ne doivent guère fréquenter cette habitation. Les locaux paraissent appartenir tous à la haute noblesse anglaise ou russe. Ils y passent un mois, deux mois, trois mois en famille, la plupart du temps très retirés et se visitant entre eux. Le comte voyage avec la comtesse et deux serviteurs allemands qu'il a emmenés de Berlin avec lui. Ce fut l'un d'eux qui m'introduisit dans un grand salon dont le mobilier de velours bleu, un peu vulgaire mais assez simple, n'offrait rien de ce faux luxe criard et affichant, par lequel certains hôtels cherchent à remplacer le bon goût. M. d'Arnim, assis dans un fauteuil devant une table encombrée de journaux et de livres, se leva à mon entrée et me pria de m'asseoir en face de lui. Avec la disposition de la pièce, je me trouvais en pleine lumière, tandis que la figure du comte était noyée dans l'ombre. Mon interlocuteur pouvait ainsi, selon son habitude, m'a-t-on raconté, surprendre tous mes jeux de physionomie, tandis que les siens restaient pour moi entourés du plus profond mystère. Je reconnus là le diplomate qui n'a pas renoncé (et peut-être n'a-t-il pas tort) aux anciennes traditions du métier, telles que les a édictées l'illustre Talleyrand, patron des jeunes attachés et des vieux détachés de la carrière.

Le comte est un grand et bel homme; la figure un peu massive, entourée d'une barbe blanche qui descend jusqu'à la poitrine, gagne à être étudiée de près; c'est alors seulement que le front, remarquablement vaste, se dégage et que l'on reconnaît l'éclat des yeux et le tour spirituel de la bouche. Ce n'est là, en aucun cas, la physionomie d'un soudard, mais ce n'est pas tout à fait celle d'un diplomate; il y a à la fois du vif d'un peu reposé et du professeur. En tout cas, la personne du comte porte un grand cachet de distinction; c'est dans toute l'acceptation du terme un gentleman. Je dis ce mot à dessein, car la tournure du comte est plutôt anglaise qu'allemande.

Après quelques questions préliminaires, le comte aborda le sujet brûlant des

élections allemandes. M. d'Arnim paraissait frappé surtout, comme tout le monde, du reste, de la victoire relative des socialistes.

— Il ne faut pas se le dissimuler, dit-il, le socialisme est un grand, très-grand danger en Allemagne. Le parti est très-fort, il a pour lui une discipline très-étroite et la participation active de tous ses adhérents à la politique de leur pays. Nul parti ne s'entend mieux que les socialistes à préparer une élection, à créer une agitation en faveur d'une mesure. Et notez que cette organisation gagne tous les jours en force, que des adhérents nouveaux se recrutent partout, même dans les rangs de l'armée. Peut-être qu'en ce moment encore on pourrait compter les socialistes infestés par l'esprit socialiste; mais s'il y avait un conflit, cette propagande socialiste dans l'armée produirait déjà son effet au moment décisif. Au fond, le prince de Bismarck ne doit pas être mécontent des élections. Elles fortifieront, au contraire, son pouvoir, en rejetant du côté du gouvernement tous les particularistes et même les catholiques modérés qui ont peur des théories communistes. La bourgeoisie libérale, qui s'était endormie, se souvrera sa torpeur et fera également cause commune avec le gouvernement qui lui garantit l'ordre.

— D'où vient, demandai-je, que le socialisme ait pris aussi rapidement une telle extension?

— Cela vient, me répondit le comte, de la fâcheuse habitude de M. de Bismarck de ne pas estimer ses adversaires à leur valeur. C'est ainsi qu'il a cru qu'on pourrait en finir avec le socialisme avec quelques procès et des discours dirigés contre les personnes. Il a commis la même faute dans la lutte contre les catholiques. La persécution, loin d'abattre le parti catholique, l'a rendu plus fort. Elle lui a valu de nombreuses recrues. Il y a aujourd'hui dans le parti du centre beaucoup de gens qu'on ne saurait accuser d'être des réactionnaires; ils ne sont pas d'ailleurs des ultramontains proprement dits, mais on a blesé profondément leurs convictions religieuses, et naturellement ils sont cause commune avec les défenseurs plus ou moins autorisés de leur foi. Je suis persuadé que s'il avait voulu faire quelques concessions, au lieu d'avoir cent députés cléricaux contre lui, au Reichstag, M. de Bismarck n'en aurait pas plus de trente ou quarante qui se compromettent par leurs excentricités et ne lui causeraient aucun trac.

Du reste, M. d'Arnim, en bon Allemand qu'il est, ne voit aucun danger pouvant sérieusement menacer l'avenir de l'empire; il ne prévoit qu'une éventualité, — une guerre malheureuse. Mais cette guerre, le peuple allemand, selon lui, ne la désire nullement, et il ne faut pas attacher trop d'importance aux excitations des journaux officieux. Le comte paraissait du reste très peu au courant de la dernière polémique engagée entre certains organes de Paris et de Berlin. Car, comme il me le fit remarquer, il s'occupe très-peu de politique et ne lit presque pas de journaux. Les médecins lui ont ordonné le repos, au moins jusqu'à nouvel ordre, et il se conforme à ces prescriptions. Cependant M. d'Arnim tire de ce qu'il a lu relativement à cette bataille de plumes (*Feder Krieg*) la conclusion que les Français ont une attitude pleine de sagesse et qu'il ne sera pas aisé de les attirer dans un piège, si l'intention des officieux était de les provoquer. En général, l'attitude de la presse française paraît fort convenable à M. d'Arnim. Il se demande seulement pourquoi certains organes (il m'en a même cité un nominativement) prennent dans plusieurs questions le parti de M. de Bismarck. Je relevai, comme vous le pensez, cette erreur, en ajoutant que si dans leur polémique avec l'Allemagne, les journaux gardaient une grande mesure et évitaient ce qui pouvait être de nature à irriter le trop susceptible chancelier, c'était là une preuve de plus des sentiments sincèrement pacifiques qui animaient les organes de la presse française. M. le comte d'Arnim admit complètement ce que je venais de dire et il ajouta même, répondant à ma question, que la République ne portait aucun ombrage aux puissances dynastiques (1).

On est revenu des préjugés, me dit-il. Les souverains et leurs ministres ne sont plus assez enfants (*kindisch*) pour croire que l'établissement d'une république en France pourrait mettre leur trône en péril. Les chancelleries ne regardent plus à la forme comme autrefois. Sans doute, on verrait de mauvais foi une république socialiste comme la rêvent les communistes allemands et comme ils voudraient l'établir s'ils avaient le dessus; mais actuellement la République en France est conservatrice, et, à ce titre, elle inspire de la confiance. Le tsar et M. Gortschakoff n'hésiteraient pas à s'allier à M. Jules Simon, tout républicain qu'il est, s'ils y trouvaient leur intérêt. Le véritable danger intérieur pour l'Allemagne, ce n'est pas d'avoir une république à ses portes, mais c'est le mauvais état des affaires, la misère et la démoralisation qui s'est emparée de certaines classes à la suite des dernières spéculations.

Après quelques tergiversations, je pus enfin mettre sur le tapis la question de la rivalité entre M. d'Arnim et M. de Bismarck.

— Je ne sais pas encore aujourd'hui, me dit le comte, pour quelle raison M. de Bismarck m'a voué cette haine dont il me poursuit depuis quatre ans. Je n'ai jamais pu percer ce mystère. Pendant longtemps, je n'y ai vu qu'un caprice, un

(1) Cette manière de voir n'était pas celle de M. d'Arnim au moment où il remplissait les fonctions d'ambassadeur de Prusse à Paris. Dans ses notes, il signalait alors les dangers d'une République française, au point de vue international. C'est pour des raisons de cet ordre qu'il a activement collaboré au 24 mai. Depuis cette date, il est vrai, beaucoup d'hommes d'Etat se sont convertis à la République. M. d'Arnim a renoncé aussi, pour ce qui le concerne, à ses propres préjugés. On doit le féliciter d'avoir profité ainsi des leçons de l'adversité.

(Note de la Rédaction.)

effet de cette exaltation nerveuse dans laquelle tombe parfois M. de Bismarck — Quand il s'est mis en tête de persécuter quelqu'un, il ne donne ni trêve, ni repos au malheureux objet de son insatiable rancune. J'ai lieu de croire que, dans un de ces moments, M. de Bismarck a mal compris un de mes rapports et aura cru que je le trompais. Mais au lieu de s'adresser franchement à moi, pour avoir des explications, il a préféré mêler des tiers à l'affaire, si bien que les choses ont été brouillées davantage comme cela arrive en pareil cas. De fi à aiguille, il en est résulté le conflit que l'on sait. J'ai été vaincu, parce qu'il m'a manqué de camarilla à la cour; l'impératrice ne se mêle pas de politique; il n'y a que Bismarck.

— On a dit qu'il voulait le supplanter, c'est exact. Peut-être que des amis m'auraient désigné comme le successeur probable du prince-chancelier, et M. de Bismarck, qui est très-ombrageux, très jaloux de son pouvoir, aura pris peur. C'est alors qu'il doit avoir juré ma perte à tout prix. La condamnation prononcée par le tribunal de la ville de Berlin, élevée en seconde instance, ne lui suffisait pas, il fallait à tout prix m'empêcher d'arriver au Reichstag.

« De là, le procès de haute trahison. Mes défenseurs ont expliqué dans le mémoire annexé à l'édition française de mon dernier ouvrage, pourquoi j'avais refusé de me présenter; on a restreint la procédure; on n'a pas assigné les témoins que je réclamaux, et parmi eux M. Thiers. En contumace, ma condamnation était certaine. Vous seriez poursuivi par défaut, pour avoir assassiné votre propre mère, et celle-ci, parfaitement bien portante, viendrait déclarer au tribunal que ce n'est pas vrai, vous seriez tout de même condamné. Et puis, il faut bien en convenir, la justice, à Berlin, du moins, n'est pas libre de toute influence dans des procès politiques. Mais enfin, le but a été atteint; moi-même, dans l'impossibilité de rentrer, et la vengeance de M. de Bismarck doit être à peu près assouvie. »

Nous causâmes encore quelques temps, et le redoutable adversaire de M. d'Arnim fit les frais de la conversation. Mon interlocuteur m'apprit des choses fort curieuses sur le chancelier. Celui-ci, en effet, aurait gardé au milieu des grandeurs, des habitudes d'étudiant de pagère. C'est ainsi que s'expliquent des traits, comme l'accusation, dirigée contre M. d'Arnim, d'avoir volé une chaise appartenant à l'ambassade d'Allemagne à Paris. Depuis l'attentat de Kissingen, le chancelier est devenu misanthrope; il voit des assassins un peu partout, y a-t-il à la cour, et son irritabilité est encore augmentée.

Je trouvai que pour un malade (plusieurs fois, en effet, mon interlocuteur avait été interrompu par une toux sèche), l'audience avait été assez longue. Je pris congé, et en mettant le pied sur la place Grimaldi, je comparai mentalement le soleil riant et printanier du Midi aux brunes épaisses de Berlin, et je me demandai si ce soleil, en réparant les forces et la santé du diplomate persécuté, ne préparait pas de nouveaux chagrins à l'omnipotent chancelier. M. d'Arnim n'a pas l'air de renoncer à la lutte, et quand il parle de son adversaire, on sent vibrer la haine persistante de l'homme, qui pense avec les Espagnols, que la vengeance est un mets qu'on doit savourer froid.

ZZZ.

ITALIE.

L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

Une statistique publiée par le ministère de l'instruction publique, et annexée au projet de loi sur l'instruction obligatoire, nous fournit des indications intéressantes sur la situation de nos écoles élémentaires en 1875.

La haute Italie — c'est-à-dire le Piémont, la Ligurie, la Lombardie et la Vénétie, — qui compte une population de 9,847,000 habitants pour 4,424 communes, possède 18,661 instituteurs pour 510 habitants.

L'Italie centrale — Emilie, Toscane, Ombrie, Marches et province de Rome, — qui compte une population de 6 millions 558,000 habitants pour 1,241 communes, possède 7,943 instituteurs, soit un instituteur pour 950 habitants.

L'Italie méridionale — Abruzzes, Molise, Campanie, Basilicate, Pouille et Calabres, — qui compte une population de 7,175,311 habitants pour 1842 communes, possède 6,557 instituteurs, un instituteur pour 1,230 habitants.

L'Italie p-unsulaire — Sicile et Sardaigne, — dont la population s'élève à 3,220,759 habitants pour 726 communes, possède 2,711 instituteurs, soit un instituteur pour 1,500 habitants.

Des 7,233 communes que compte l'Italie, 49 seulement ne possèdent aucun instituteur en 1875. Ces 49 communes appartiennent aux provinces suivantes : Bergame 2, Cagliari 15, Calanissetta 1, Cava 4, Côme 15, Cosenza 1, Cône 2, Gènes 3, Milan 4, Pavie 2, Potenza 2, Rome 4. La moitié de ces communes appartiennent, comme on le voit, à la haute Italie, la région du royaume qui possède le plus grand nombre d'écoles et d'instituteurs.

(Le Courrier d'Italie)

Chambre des députés.

Séance du 19 février.

PRÉSIDENCE DE M. CRISPI.

La séance est ouverte à deux heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et approuvé.

M. Visconti-Venosta, qui avait demandé à interroger le ministre des affaires étrangères sur la conduite de l'Italie dans la question d'Orient jusqu'à la fin de la Conférence de Constantinople, renonce à son interrogation, le président du conseil ayant déclaré que, dans le courant de la semaine prochaine, le Livre vert sera distribué avec tous les documents à l'appui.

L'honorable Visconti-Venosta dit que son parti ne fera jamais opposition au ministère dans la question étrangère. La question d'Orient est, pour l'Italie, de la plus haute im-

portance. Un silence absolu sur cette question est contraire à la dignité de l'Italie; c'est pour cette raison, ajoute l'honorable Visconti-Venosta, que j'ai demandé au gouvernement s'il avait l'intention de présenter les documents diplomatiques. Nous croyons que le gouvernement n'oubliera jamais la réserve qui lui est imposée en pareille matière. Nous attendrons cette publication et personne plus que moi ne sera satisfait si elle prouve que l'Italie a su rester fidèle à ses traditions de prudence et de loyauté.

M. Di Cesaro dit qu'il n'aurait pas présenté son interrogation s'il avait su que l'honorable Visconti-Venosta avait fait la même demande. Je n'ai plus rien à dire, ajoute M. Di Cesaro; j'attendrai avec l'honorable Visconti-Venosta, la présentation de ces documents. Du reste, je m'étonne que l'honorable Visconti-Venosta ait réclamé cette publication. Je me rappelle que, lorsqu'il était ministre, il ne s'empêchait pas de publier les pièces diplomatiques.

M. Visconti-Venosta. — Lorsque j'étais ministre, je n'ai jamais contesté à la Chambre le droit de demander la publication des documents diplomatiques. J'ai toujours pensé qu'il ne faut pas présenter certains documents qui n'ont qu'un caractère confidentiel; mais en même temps j'ai toujours publié les documents lorsqu'il s'agissait de questions qui intéressaient le pays. Voilà ce que je tenais à déclarer à l'honorable Di Cesaro, pour lui prouver que je ne suis pas en contradiction avec mes principes.

M. Di Cesaro. — Je répète ce que j'ai dit. L'honorable Visconti-Venosta, lorsqu'il était ministre, ne se pressait pas de présenter les documents diplomatiques. (A gauche : Bien ! bien !)

M. le président. — La parole est à l'honorable Savini, pour développer son interpellation sur l'impôt de la mouture et le cours forcé. M. Savini. — Le cabinet Minghetti est tombé à propos de cette question; je voudrais que le cabinet Depretis pût se relever aux yeux du pays en promettant d'exécuter les vœux de la nation. Nos adversaires nous regardent; ils espèrent que, occupés seulement de discussions byzantines, nous oublierons que l'Italie réclame des réformes sérieuses.

Détournons nos adversaires. Disons franchement la vérité au ministère, car dans la vie des peuples il y a des moments où le silence n'est pas seulement une erreur, c'est aussi un crime. Si, du reste, on me disait que l'opportunité conseillait le silence, je répondrais que je repousse la théorie de l'opportunité qui approuve, tout à la fois, la liberté et le despotisme, le bien et le mal, Dieu et Satan.

Lorsque la gauche parlementaire fut appelée au gouvernement, un cri de joie s'éleva dans toute l'Italie. On aurait pu croire à la réalisation du mythe d'Astrée.

Après tant de promesses, le pays pouvait croire qu'une fois au gouvernement il la gauche ferait merveille.

Qu'avez-vous fait? Quelles lois démocratiques avez-vous présentées?

Aucune. Vous avez cherché dans les tiroirs de vos adversaires tombés, vous avez habillé à neuf leurs projets de loi pour vous en parer à la Chambre.

Au lieu de s'implanter, le pays attendit que les élections générales fussent achevées. En effet, le pays envoya à la Chambre une majorité gouvernementale énorme en vous disant par l'intermédiaire de ses représentants : Osez et que justice soit faite!

La Chambre actuelle ne représente que le mécontentement du pays et sachez bien que je n'entends parler que du mécontentement administratif, car personne ne criait aujourd'hui : *Trente ou la mort! Morte ou la mort!* car personne ne prétend proclamer la république. *Habent sua sidera fata!*

Or, c'est justement à cause de ce mécontentement, dont nous sommes les représentants légitimes, que nous devons en signaler les causes au gouvernement.

Ayons du courage! laissons de côté les égoïsmes individuels; songeons que les hommes passent et que les principes restent.

Lord Russell disait : « Je n'ajamais connu la vérité par les voies officieuses. » Je voudrais savoir si l'honorable Depretis a demandé à connaître les mauvaises conditions dans lesquelles se trouve l'Italie à cause de l'impôt sur la mouture, s'il a interrogé les receveurs de cet impôt, que Girardin appelle justement l'impôt progressif sur la misère.

L'honorable Depretis, dans ce cas, doit convenir que cet impôt maudit a ruiné la péninsule. Je pourrais faire une description navrante de la situation où se trouvent les classes pauvres, mais je craindrais de m'entendre répondre : « Ce que vous dites est du roman. » Eh bien ! non, c'est la vérité, c'est un tableau vivant, et ce tableau s'appelle le drame de la faim!... Entrons dans le cœur de la question.

L'impôt de la mouture rapporte au gouvernement 82,000,000 fr. bruts; combien coûte la perception? 17 millions au moins. Combien paie le pays pour ce qui est dû au gouvernement, pour les fraudes, les pertes, les vexations qu'il endure? Au moins 120,000,000. Le ministre des finances ne saurait me contredire. L'honorable Depretis espère que l'adoption du peser rendra nulles toutes les fraudes causées par le compte; il espère même que le gouvernement après l'application du peser pourra augmenter les recettes de 15,000,000 au moins.

J'en doute; mais enfin je demande au ministre de consacrer ces 450,000,000 (dans le cas où son espoir se réaliserait) à la diminution de l'impôt sur la mouture. Ce n'est pas assez, cependant; ma motion est celle-ci : que le ministère emploie toute économie, toutes les recettes, toutes les augmentations qui se réalisent dans le budget, à l'abolition graduelle de l'impôt sur la mouture. Songez-y bien; en vous refusant à cet acte de justice, le jour pour arriver où le peuple vous l'imposera. Nous ne marchons pas vers la république, mais vers le socialisme; il faut apaiser la haine des classes pauvres, pour éviter une catastrophe.

L'orateur lit un tableau de la misère du peuple italien et dit qu'il ne faut pas se fier à ce calme apparent. Le réveil pourrait être terrible.

Il demande ensuite au ministre de l'agriculture et du commerce qu'il veuille bien tenir la promesse faite à la Chambre le 12 mai 1876, c'est-à-dire qu'il présenterait au plus tôt un projet de loi sur l'abolition du cours forcé. Voilà les deux grandes réformes que l'Italie attend du ministère de gauche. Si ces réformes ne sont pas réalisées, il se convaincra que le 18 mars n'a marqué qu'un changement d'hommes, non pas une révolution de principes.

Ne caressez pas vos adversaires, dit l'orateur; ils ne vous pardonneront jamais. Ne rêvez pas de coalition funestes avec le centre, elles vous seront fatales. Il faut réaliser franchement, loyalement, le programme de Stradella. En avez-vous le courage? Le pays vous bénira; ne vous sentez-vous pas la force et l'intelligence nécessaires pour accomplir les grandes réformes promises? Cédez votre poste. Ce que j'ai le courage de vous dire à haute voix, tout le monde le pense. Vous êtes forts parce que nous sommes forts; ne nous contraindez pas à vous abandonner. L'Italie attend de vous de grandes choses; elle est en droit de les attendre, parce que votre pa-

triotisme a été jusqu'à présent au-dessus de tout reproche. Je vous ai parlé franchement, parce que je me range parmi vos amis; mais avant tout la vérité. Je devais la vérité à la conscience et au pays qui m'écoute. (A gauche : Bien !)

M. Frisari développe son projet de loi, qui consiste à vouloir accorder aux communes la taxe sur la mouture, comme cela existait en Sicile. Les communes, retenant une partie de l'impôt, paieraient 87 millions de francs à l'Etat.

M. le ministre des finances. (Mouvement d'attention.) — Après un exorde assez court, l'honorable Depretis déclare que les observations de l'honorable Savini lui semblent toutes plus ou moins inspirées par une imagination romanesque. (Hilarité)

Acceptez, honorable Savini, continue l'orateur mes prosaïques observations. Je ne suis pas opportuniste. Je n'ai jamais sacrifié à l'opportunisme. Mais il faut présenter les grands problèmes dans leurs vraies termes. Je n'hésite pas à déclarer que je suis l'ennemi de la taxe sur la mouture, que

rent une telle constance et provoquèrent une baisse si énorme sur les actions et obligations que le Conseil fédéral, chargé de surveiller l'entreprise pour le compte des Etats subventionnés, dut demander à la Compagnie au commencement de 1876, un aperçu de cette situation financière que l'on disait si désespérée.

Nous renvoyons sur ce point nos lecteurs aux articles que nous avons publiés au sujet du rapport de la Compagnie. Disons seulement que la publication de ce rapport causa une stupeur générale. Les plus pessimistes avaient parlé d'un déficit de 80 millions. Le rapport établissait que par suite de la hausse considérable de la main-d'œuvre, et des erreurs commises dans l'établissement des devis, il y aurait, après versement intégral du capital-actions et obligations, et des subventions, un déficit d'environ 403 millions. Les lignes tennesseuses seules avaient coûté 52 millions à construire au lieu de 33.

Or, à la date du 31 décembre 1875, le restant encore à verser sur les actions 43 millions 600,000 fr. et à émettre en 1877 20 millions en obligations. Ce versement ne sera pas fait (les actions valent 30 fr. aujourd'hui) et les obligations ne seront pas souscrites. Le déficit s'élève en réalité à 140 millions.

Le Conseil fédéral a fait faire depuis, par une commission financière nommée par lui, une contre-enquête, et des projets de toutes sortes virent le jour, qui tous devaient sauver la Compagnie. En diminuant la longueur du réseau, en remplaçant le chemin de fer sur certains points par des bateaux à vapeur, en se contentant d'un chemin de montagne à une voie au lieu d'un chemin régulier à deux voies, des esprits ingénieurs arrivaient à réduire le déficit à 70, 60, 50 millions, mais il y avait toujours déficit.

En résumé, la Société est virtuellement en faillite, et il n'a encore été trouvé aucun moyen de la tirer d'affaire. Une conférence internationale avait été convoquée par le Conseil fédéral pour le printemps de 1876; cette conférence ne s'est pas encore réunie. Elle va s'ouvrir prochainement sans doute, et comme nous l'avons dit plus haut, le Reichstag allemand va être saisi de l'affaire.

Faute d'argent, les travaux ont été suspendus partout, sauf dans le tunnel, et le personnel des employés et des travailleurs a été congédié. La Compagnie avait appelé au 31 décembre dernier un versement de 100 francs sur les actions. Ce versement a été renvoyé au 30 juin 1877, ainsi que le paiement du coupon échu au 31 décembre.

Quant à l'entrepreneur des travaux du tunnel, il a rencontré dans le percement des difficultés techniques imprévues, et de plus, il a eu constamment à lutter contre les mauvais vouloir de la direction. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de ces querelles, mais il se dit généralement à Genève, où l'on s'occupe plus du tunnel que de la Compagnie, que celle-ci a fait tous ses efforts pour l'entraîner dans sa chute et s'emparer de son cautionnement de 8 millions. M. Favre, des printemps dernier, ayant à faire de nombreuses dépenses pour les machines et l'outillage et ne sachant s'il pourrait être remboursé de ses avances, a intenté à la Compagnie un procès pour obtenir des garanties de paiement pour l'avenir, ou la résiliation du contrat avec dommages et intérêts.

Ce procès est pendu devant le tribunal fédéral, et il vient d'être suspendu jusqu'au 31 octobre 1877 par suite d'une décision du conseil fédéral qui a fait restituer à M. Favre 4 millions et demi de son cautionnement. M. Favre avait menacé, si on ne lui faisait pas cette restitution, de ne plus faire d'avances et même d'interrompre le percement du tunnel.

Voilà où en est l'affaire. On voit que la situation est plus que critique. Il sera très difficile de reconstituer l'entreprise, qui exigera, en effet, d'énormes sacrifices; en tous cas, les capitaux actuellement engagés risquent complètement d'être perdus. Et cependant le désastre, comme nous l'avons fait remarquer, est imputable surtout aux erreurs commises par la Conférence internationale des devis, en sorte que les gouvernements subventionnés ont leur grande part de responsabilité dans l'affaire et peuvent être justement sommés par les malheureux actionnaires et obligataires d'aviser en commun et de réparer le mal.

(Messager de Paris.)

VARIÉTÉS.

Tablettes de voyage.

Au directeur de la SENTINELLE.

Mon cher Neukomm,

Vous savez combien j'applaudis à la pensée qui vous guide dans la fondation de la *Sentinelle*. Ce journal ne saurait être conduit par des mains plus habiles et plus prudentes que les vôtres. Vous ne ferez pas une œuvre de haine, mais une œuvre d'utilité, de sincérité et de vérité.

Eclairer la France sur ce qui se passe à l'étranger, quel vaste champ et quelle noble tâche! Que de perspectives nouvelles à ouvrir, que de préjugés et d'idées surannées ou préconçues à détruire!

C'est presque une forêt vierge que vous allez explorer. Frayez-y un chemin aux idées grandes et généreuses; faites pénétrer la lumière partout où les fleurs n'attendent qu'un rayon pour éclore; initiez-nous à la vie des régions voisines des nôtres qui nous sont inconnues; signalez les bas-fonds d'où s'échappent les miasmes pestilentiels, et traquez les bêtes fauves, car il y a des époques où elles dévastent l'humanité.

Vous me demandez de me joindre à vous avec ma cognée d'explorateur; je ne saurais vous refuser mon concours. Je voudrais seulement vous apporter une collaboration plus active dès le début, mais me voilà de nouveau sur les grands chemins, et vous qui avez voyagé, vous savez combien il est difficile de voir et de décrire en même temps. Tout ce que je puis faire, c'est de vous envoyer mes notes au crayon. Je porte toujours sur moi de petites tablettes, sur lesquelles j'écris au fur et à mesure tout ce qui frappe mon regard ou mon oreille. J'appelle cela mes « clichés photographiques ». Plus tard, j'en tire des épreuves que je retouche, et dont je complète et coordonne les détails.

Voici donc, mon cher ami, mes premières esquisses. Peut-être des esprits curieux et soucieux de ce qui se passe actuellement au-delà des frontières, y rencontreront-ils un peu de cette vérité, que notre hypocrisie ne peut plus voir toute nue.

Bon courage et tout à vous.

VICTOR TISSOT.

Février 1877.

Les environs de Milan. — L'hiver et les Milanais. — La galerie de Victor-Emmanuel. — Les églises. — Superstition et démolition. — L'Italie et la France. — Le peuple italien. — Un théâtre populaire. — Le mouvement des esprits (1).

(6 février). — La nature s'est déjà parée de tous ses charmes printaniers. A l'extrémité des branches, on aperçoit quelques bourgeons, paupières humides et à demi-ouvertes de l'arbre qui s'éveille. Dans les champs, les cultivateurs travaillent, la veste négligemment jetée sur l'épaule. Ici, près d'une maisonnette nichée sous un bosquet, des moutons broutent l'herbe tendre; là, au milieu de la cour d'une ferme, des enfants jouent, assis à terre, avec un jeune chat espiègle. Sur les routes circulent des attelages comme au temps de la moisson. Le sol est d'une fertilité inouïe. Cette terre n'a besoin que de quelques caresses pour être féconde. On comprend Virgile, qui célébra le bonheur du prolétaire champêtre. Sous ce ciel toujours bleu de l'Italie, la vie agricole revêt tout de poétique couleurs; les vœux des paysannes de Millet se transforment en belles et joyeuses jeune filles, aux prunelles ardentes, à la gorge ferme et découverte, allant au travail la chanson sur les lèvres et la sérénité dans le cœur.

Malgré cette température bénigne, les Milanais ne sortent que recouverts dans leur petit manteau de drap; ils veulent sans doute faire accroître aux étrangers qu'il y a aussi à Milan une saison d'hiver. Ce matin, entre huit et neuf heures, j'ai rencontré que des gens drapés à la façon des traitres de tragédie, le chapeau pointu et à larges bords enfoncé sur les yeux; mais à partir de onze heures, un des pans du manteau est retombé le long du corps, et, à midi, ce déguisement de carnaval a disparu.

Les arcades de la galerie Victor-Emmanuel sont garnies de leurs stores comme en plein été. De deux heures à quatre heures, le monde élégant s'y donne rendez-vous. Les Milanaises s'y révèlent dans toute la grâce de leurs formes et la coquetterie de leur toilette. Elles ont la taille bien prise et la démarche serpentine de la Parisienne; leur élégance est pleine de goût et de mesure. Voici des filles du peuple qui passent, leur jolie tête enveloppée d'une large dentelle noire. C'est la coiffure nationale, un cadre digne du portrait; elle fait admirablement ressortir la beauté de la chevelure et la blancheur mordorée du teint. On ne comprend pas que les femmes du monde l'aient abandonnée pour les fantaisies extravagantes d'une mode qui a perdu tout cachet d'originalité, en devenant universelle.

La galerie Victor-Emmanuel est à Milan ce que les grands boulevards sont à Paris. On y trouve des cafés des magasins luxueux, des librairies; les vendeurs de journaux circulent dans la foule, criant à tue-tête le *Secolo* ou le *Spirito-folletto* qui vient de paraître. Des bouquetiers vous guettent au passage et harponnent adroitement votre boutonnière pour y aller glisser un bouquet ou un camélia; à l'entrée des extrémités de la galerie se tiennent les vendeurs de chiens, avec leur casquette ornée d'une plaque de métal sur laquelle on lit: *Venda di cane*. Un peuple de roquets jape entre leurs jambes. Il y en a de mignons, tout frisés et tout blancs, avec un adorable petit museau noir, presque imperceptible, et des yeux qui ressemblent à des baies de genévrière. Un Chinois n'en ferait qu'une bouchée.

Dans cette galerie bruyante et mondaine, on croise des chanoines replets, des abbés et des prêtres à l'air heureux et bien portant. Pas un atome de poussière ne brille sur leur soutane d'une propreté angélique. Voici un curé de campagne facilement reconnaissable à ses souliers aux épaisses semelles, ornés de boucles d'argent; il s'arrête pour puiser une prise dans une tabatière de bois; puis il se mouche avec une sonnerie de trompette dans un foulard à carreaux jaunes et bleus. A ses côtés marche une paysanne de vingt ans, jolie comme un amour, la jupe courte, la jambe rondelette, portant d'une main un énorme parapluie et de l'autre un panier, dont le col d'une bouteille soulève curieusement la couverture. Le célibat, strictement observé, n'est-il pas doublement méritoire en face d'un morceau si friand?

(10 février). — J'ai visité ce matin la cathédrale et les principales églises. Beaucoup de monde. On retrouve çà et là, les types des grands maîtres de la peinture italienne, les groupes des tableaux de Léonard, de Veronèse et du Tintin. La lumière du soleil levant, qui tamisent les vitraux, met des auréoles aux têtes des femmes agenouillées sur les dalles, dans la pose et l'attitude des servantes du Christ, au pied de la croix. Des hommes, appuyés contre les piliers, ont la rude physionomie des apôtres. Tout est plein de mouvement dans ces églises italiennes; chaque personne prend aux yeux du peintre les proportions d'un personnage, depuis le mendiant en loques qui se tient à la porte, jusqu'à l'enfant de chœur agenouillé comme un séraphin devant l'autel étincelant d'or et de feu.

En sortant de la cathédrale, une volée de *ciceroni* s'abat sur l'étranger. On lui offre des images de madones ou des photographies obscènes, et même des objets plus vivants. L'immoralité et la superstition se donnent encore la main au nord comme au midi. Les femmes font brûler des cierges pour que la Vierge préserve leur enfant de la fureur du mari; les bandits siciliens enlèvent la peau de leur bras, y introduisent une parcelle d'hostie consacrée, et se croient

(1) M. Victor Tissot, qui a des motifs particuliers pour ne point traverser l'Allemagne, a pris la voie d'Italie pour se rendre en Autriche, où il sera parfaitement placé pour suivre le mouvement allemand, ce qui lui permettra de donner dans les lettres qu'il nous destine, une suite au *Voyage au Pays des Milliards*, aux *Prussiens en Allemagne*, et au *Voyage aux Pays annexés*.

(N. d. l. R.)

LA TURQUIE

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

Sommaire du numéro 33 (10 février 1877.)

Le darwinisme, par M. Gabriel Compayré — Midhat-pacha et ses successeurs, le nouveau ministère, par M. P. GRANET. — Les Revues nouvelles. — Histoire de quatre ans (1870-1873). — Causerie littéraire. — Notes et impressions, par N***. — La semaine politique. — Bulletin.

(On s'abonne au bureau du journal, 8, place de l'Odéon, à Paris.)

CHARGE JOURNAL.

Paris. Six mois : 12 fr. — Un an : 20 fr. Départements. 15 » — 25 »

LES DEUX JOURNAUX RÉUNIS.

Paris. 20 » — 36 » Départements. 25 » — 42 »

Prix du numéro : 50 centimes

BOURSE

COURS DES FONDS.

GALATA, le 2 mars 1877.

Ouv. du C. p. det. P. 43 40 — Hausse 43 42 — Dette Générale Baisse 43 8 — Clôt. du soir 43 42 — Après Bourse 43 5 — Actions S. Gén. coup. det. L. S. 3 5 — de la Société de change 2 5 — de valeurs 3 42 — de la Banque de Const. 2 38 — du Crédit Austro-Turque 4 47 — Tramway 4 47 — Société Commerciale Ottomanne 62 — Laurium, comp. détachée 62 — Crédit Hellénique (escompte) 143 — Obligations des Chemins de fer 35 1/4 — (1863) 72 — (1865) 73 — (1869) 64 — (1872) 21 1/2 — (1873) 62 1/2 —

COURS DES MONNAIES

(Contre Livre Turque à 100 Piastres.)
Livre anglaise P. 409 32
Pièce de 20 francs 87 25
L'apériale russe 89 —
Ducat (Crimée) 51 25
M-djidid blanc (différence) 404 40
R-chlik (différence) 412 20
Métallique (id.) 413 20
En papier monnaie (id.) 464 10
Cuirre 451 —

Directeur-Gérant N. BORDEAUX.

ANNONCES

CRÉDIT LYONNAIS

SOCIÉTÉ ANONYME.
CAPITAL FRANCS 75,000,000.
Versé frs. 37,500,000 Réserve frs. 13,656,366 4
SIEGES.

LYON PARIS MARSEILLE LONDRES ALEXANDRIE LE CAIRE etc., etc., etc.

Le CRÉDIT LYONNAIS fait toutes opérations de Banque. Avances sur titres, ouverture de compte-courants contre dépôts de valeurs. Emission de traites sur les diverses places de France et de l'étranger. Emission de Lettres de Crédit. Ordres de Bourse, Garde de Titres. Il reçoit les versements de fonds et délivre des Bons à Récépissé à des conditions déterminées. BUREAU CONSTANTINOPLE 10, Rue Merterhan Yacoud han, GALATA.

PREMIERE COMPAGNIE I. R. PRIV.

DE NAVIGATION A VAPEUR

sur le Danube.

Le service des marchandises de Vienne à Constantinople, voie de Galatz et vice-versa, a été ouvert le 1 mars. Départ de Vienne: chaque mardi, jeudi et samedi. Départ de Cons/ple: chaque samedi. Pour plus amples informations s'adresser à l'agence générale, MM. Stohmann et Dollinger, à Stamboul Baghché-Capou Rassim Pacha Han.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

AVIS.

Lundi, 21 février (v.s.), aura lieu l'adjudication définitive de : 4,000 peaux vertes salées de Roumélie, soumissionnées à 8 piastres l'ocque. 4 à 5,000 peaux salées d'Anatolie, soumissionnées à 12 1/2 piastres l'ocque. 1300,000 zintaux de glands de chèvre, soumissionnés à 110 piastres le quintal. Le paiement du montant de ces articles doit être effectué en trois termes, le premier le jour de la livraison et les deux autres 31 jours après, en médjidi d'argent au prix de 20 piastres ou en caimés avec l'agio du jour.

Les personnes qui voudraient concourir à cette adjudication sont invitées à se présenter au Dari-Choura le jour sus-indiqué. Sera-kérat, le 1^{er} mars 1877.

MUNICIPALITÉ DU VI^e CERCLE.

AVIS.

La Municipalité informe le public que le terrain sis à Péra rue Aga-Haman, formant le coin de la rue Tcheshmé, d'une superficie de 16 pias carrés ayant été mis aux enchères publiques il a été offert 2 L. T. par pio.

Les personnes qui désirent surenchérir pourront s'adresser au Bureau de la Comptabilité qui recevra les offres jusqu'au 26 février courant (v.s.) jour de la clôture définitive des enchères. Hôtel Municipal, ce 15/27 février 1877. Le secrétaire général. SIMON PAPAÏAN.

AVIS IMPORTANT

M. Palmieri, artiste en réparation d'objets antiques en pierre et en porcelaine, est de retour de son voyage en Europe.

M. Palmieri répare toutes sortes d'objets antiques et il reproduit les morceaux qui manquent sans qu'on puisse s'apercevoir de la substitution. Pour plus amples informations s'adresser au magasin de musique de M. Balatti, Grand'rue de Péra.

AVIS.

Un ancien élève de l'école des beaux-arts de Paris désire donner des leçons de dessin d'ornements, de paysage, d'aquarelle et de géométrie élémentaire. Il accepterait des élèves aussi bien dans les familles que dans les écoles. S'adresser au bureau du journal.

ADMINISTRATION DU CHIRKET-HAÏRIE

AVIS.

A partir de samedi, 19 février (v.s.), le bateau n° 19 partant à 1 heure 3/4 de Yénimahale pour le pont partira à 1 heure 1/2 à la turque. Cons/ple, le 17 février (v.s.) 1877.

EN VENTE

Dans les bureaux du journal et au n° 238 de la Grand'Rue de Péra.

MIFTAH-UL-TABBACHIN

La clef des cuisiniers.

SOIRÉE

MUSICALE ET DRAMATIQUE

DONNÉE

DANS LES SALONS DU LYCÉE IMPÉRIAL DE GALATA-SERAI

PAR DES DAMES ET DES MESSIEURS

DE LA SOCIÉTÉ DE PÉRA

en faveur des soldats blessés et malades

DE L'ARMÉE IMPÉRIALE OTTOMANE

Samedi, le 3 Mars 1877, à 8 h.

PROGRAMME.

PREMIÈRE PARTIE MUSICALE.

1. — Ouverture, *Muette de Portici* AUBER.
2. — Chœur du *Tannhäuser* WAGNER.
3. — Trio de *Lucresia Borgia* DONIZETTI.
4. — La *Charité* ROSSINI.

(ENTR'ACTE.)

PARTIE DRAMATIQUE.

Comédie anglaise

« BOX AND COX. »

5. — Ouverture *Zampa* HÉROLD.

Comédie française

LE SERMENT D'HORACE

(ENTR'ACTE.)

SECONDE PARTIE MUSICALE.

6. — *Séducteur de Lucie de Lamermoor* DONIZETTI.
7. — Chœur, *Récitatif et Romance de Dina*, opéra inedit TRAMEZZANI.
8. — Grand final de *Semiramide* ROSSINI.

COMITÉ DES DAMES.

M^{me} Eveline Barker M^{me} Hélène Fernandez
Hobart
E. Calvert
E. Connopioti
Crawford
E. Honischer
E. H. Hanson
M. G. Hanson
S. Negroponte
M. Ternau
E. A. Hanson
M. Thilde Mühlig
E. Heald
L. Privilegio
Hélène Lafontaine
Scudamore
Emilie Lebet
E. A. Whittall
Louise Mercet
Zwicki
Tramezzani
Whittaker
G. Devaux, (Secr.)

COMITÉ DES MESSIEURS.

MM. E. F. Abbott MM. R. Edwards
Aristakes Azarian S. Fernandez
S. Adler M. H. Foster C.B. Prés.
Aubouneau F. Heald
A. Barker Von Haas
N. Blessa H. Hanson
C. Caraby W. Hanson
G. Coronio Agop effendi Kasasian
E. Devaux Général Klappa
Mühlig Whitaker
Ternau Bey L. Zarifi
E. La Fontaine M. Timoni, Secrétaire
A. Lebet H. Samandji
S. La Fontaine P. Tinghir
E. La Fontaine Hon. C. K. Tuckerman
V. Maksoud Sir George Thomas
S. Malhamé A. Vlasto
E. Privilegio S. W. Whittall
D. Paspalli Ch. Zographos
E. Pisani G. Zarifi
R. Sarrell Zwicki
Scudamore, C.B. Secr. Smythe, Trésorier

La demande des billets devra se faire aux Dames du Comité Général jusqu'à Mercredi 28 février. Deux salles seront réservées aux vestiaires dont l'une pour les Dames et l'autre pour les Messieurs. L'entrée principale du Lycée Impérial servira pour les voitures et les choix à porter.

Prix du Billet Une Livre Turque.

Per information, etc. diriger à l'Agence Principale, sita à Moum-hané, Cité française N° 63, précisément nel locale que era occupato da Lloyd Austro-Ungarico, ovvero a quella succursale sita in Stamboul Baghché-Capou, Cheislam han. N° 3.

(1) Una settimana Smirne, altra Salonico.

UN PROFESSEUR

LANGUE TURQUE

parlant français et grec et exerçant depuis de longues années à Constantinople des leçons de langue turque, par une méthode particulière en 72 leçons. L'élève pourra, après 12 leçons, se convaincre qu'il a acquis une connaissance suffisante de la langue pour se passer d'interprète. S'adresser au bureau du journal ou au Café du Luxembourg.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE HELLENIQUE

LEÇONS PUBLIQUES

Mardi prochain, 6 mars, à 8 1/2 heures du soir M. J. D. Aristocles parlera sur l'analyse philosophique des principes du droit constitutionnel et du barreau.

Messageries Maritimes

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

Ligne de Constantinople. — MARSEILLE. Départ de Marseille: chaque Samedi. Arrivée à Constantinople le samedi. Départ de Constantinople: chaque mercredi. Arrivée à Marseille le mercredi. Une semaine par Dardanelles, Pirée et Naples; l'autre semaine par Dardanelles, Smyrne et Syra. Correspondance à Smyrne avec le bateau se rendant en Syrie et à Alexandrie. Services combinés des Messageries Maritimes et des chemins de fer français. Billets directs, de 1^{re} et 2^{me} classe à prix réduits, de Constantinople à Paris avec arrêts à Marseille et à Lyon. 1^{re} classe fr. 487; 2^{me} classe fr. 348.

Ligne d'Odesa. — Départ de Constantinople: chaque mardi à 10 h. matin. Arrivée à Odesa le mercredi soir. Départ d'Odesa le samedi à 10 h. matin. Arrivée à Constantinople le dimanche soir.

Ligne de Salonique. — Départ de Constantinople: tous les quinze jours le Jeudi à 10 h. matin. Arrivée à Salonique le Samedi à 10 h. matin. Arrivée à Constantinople le Vendredi.

Ligne du Danube. — Départ de Constantinople: chaque Lundi à 4 h. du soir pour Kustendjé, Souline, Toulitcha, Galatz et Braïla. Arrivée à Cons/ple le mardi.

Ligne de Trebizonde. — Départ de Constantinople: chaque Lundi à 4 h. du soir pour Samsoun, Kerasounde et Trebizonde. Arrivée à Constantinople le mardi.

Pour les autres lignes de la Méditerranée et pour les lignes du Brésil, de la Plata et de l'Indo-Chine, et pour tous autres renseignements, s'adresser à l'Agence Principale Constantinople (Kirech-Capou), Galata.

Envois d'argent:

L'Agence reçoit à découvert des sommes d'argent qui sont payées aux destinataires dans tous les bureaux de poste de France de Suisse et d'Italie.

ADMINISTRATION

Des Paquebots Ottomans MAHSOÜSSÉ.

Itinéraire du petit cabotage

A partir de Mardi, 1/13 Février 1877 (v.s.)

jusqu'à nouvel avis.

Ligne des Iles

Voyage pour le Pont.

H. M. 2 — De Pringipo, Halgi, Antigoni, Proti.

2 — De Pénidi, Cartal, Maltepé, Prinkipo, Halgi, Proti.

(à 3 h. de Prinkipo.)

H. M. 9 45 Pour Maltepé, Halgi, Pringipo, Cartal, Pénidi.

10 45 Pour Proti, Antigoni, Halgi, Pringipo.

SERVICE DES DIMANCHES.

Voyage pour le Pont.

H. M. 3 15 Pénidi, Cartal, Pringipo, Halgi, Antigoni, Proti.

9 — De Pénidi, Cartal, Pringipo, Halgi, Antigoni, Proti.

Départ du Pont.

4 15 Pour Proti, Antigoni, Halgi, Pringipo, Cartal, Pénidi.

10 — Pour Proti, Antigoni, Halgi, Pringipo, Cartal, Pénidi.

Ligne de Haïdar-Pacha.

Coincidence avec les trains du Chemin de fer d'Ismit.

DU PONT. DE HAÏDAR-PACHA.

H. M. 2 30 Pour Ismid 2 30 De Pénidi 3

3 45 6 30 Ismid 3

8 45 8 45 Ismid 3

10 40 11 15 Ismid 5

